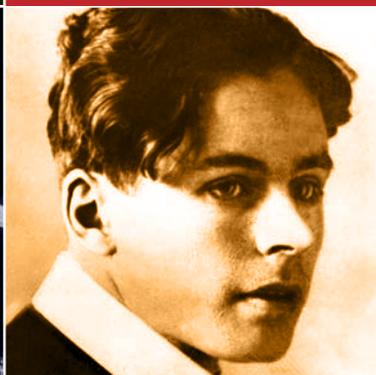


Ralph Schor



Écrire en exil
Les écrivains étrangers en France
1919-1939



CNRS EDITIONS

Extrait de la publication

Présentation de l'éditeur :



Fitzgerald, Gary, Hemingway, Ionesco, Mann, Miller, Nabokov, Arendt, Tsvetaeva... Des centaines d'écrivains étrangers choisirent de s'installer en France dans l'entre-deux-guerres. Choix volontaire pour certains, orphelins d'une terre natale abandonnée par dépit. Choix contraint et forcé pour d'autres, proscrits pour des raisons politiques ou raciales.

Tous ont l'exil en commun et la France comme terre d'adoption, une France vue comme un pays cosmopolite, un pays de culture, un pays de liberté. Tous sont captivés par le prestige de Paris, capitale mondiale de l'art vivant, le Paris des musées, des théâtres, du jazz, des ballets russes, des cafés qui sont les salons des temps modernes, un Paris ouvert et foisonnant où semblent possibles toutes les audaces et les transgressions.

Ou encore la Côte d'Azur où résidaient déjà des écrivains venus chercher dans ce Sud ensoleillé un lieu propice à leur travail.

Ces images idéales résistent-elles à la réalité ? Peut-on trouver des constantes dans la diversité des parcours ? Exilés volontaires et exilés forcés parviennent-ils à se rejoindre et à partager des valeurs ? Dans quelle langue choisissent-ils d'écrire ? Et comment se passe la rencontre avec les artistes français ? Étudiant au plus près le témoignage des écrivains étrangers ayant longuement séjourné en France, Ralph Schor montre les conséquences de cet exil, les blocages pour certains artistes, mais aussi, pour beaucoup, la richesse des expériences vécues, les évolutions intellectuelles et identitaires, les renouvellements dans le domaine de la création littéraire. Ralph Schor signe une fresque intensément vivante de la vie culturelle dans l'entre-deux-guerres.

Professeur émérite d'histoire contemporaine à l'université de Nice Sophia-Antipolis, Ralph Schor est notamment l'auteur de Histoire de l'immigration en France (1996), Français et immigrés en temps de crise (2004), Histoire de la société française au XX^e siècle (2004), L'Antisémitisme en France dans l'entre-deux-guerres (2005).

Écrire en exil

Ralph Schor

Écrire en exil

Les écrivains étrangers en France,
1919-1939

CNRS ÉDITIONS

15, rue Malebranche – 75005 Paris

Ouvrage publié sous la direction
de Guy Stavridès

Illustrations de couverture, de gauche à
droite et de haut en bas : Hannah Arendt,
Eugène Ionesco, Romain Gary, Francis Scott Fitzgerald,
Vladimir Nabokov, Gertrude Stein,
Klaus Mann, James Joyce. © Roger-Viollet

© CNRS Éditions, Paris, 2013
ISBN : 978-2-271-07644-1

Sommaire

Introduction	7
Chapitre premier – Exil volontaire. Exil forcé	19
Fuir le conformisme.....	19
Fuir l’oppression	21
L’accueil des réfugiés politiques en France.....	26
Chapitre II – Une image de la France	
« heureux comme Dieu en France »	31
Un pays cosmopolite.....	31
Un pays de culture.....	40
Un pays de liberté.....	55
Chapitre III – Une image des Français les contrastes	
d’une identité complexe	65
Raison et équilibre	65
Un art de vivre.....	70
Des Français inférieurs à leur réputation	74
Chapitre IV – Les écrivains étrangers de l’opulence	
à l’indigence	85
Les privilégiés de la fortune	85
Les chemins de la pauvreté.....	90
Vivre dans la précarité	96
Chapitre V – Les ambiguïtés identitaires	107
Impuissance et désespoir des réfugiés.....	107
Les crispations identitaires des réfugiés	117
Les évolutions identitaires	127

Chapitre VI – La sociabilité de l’exil	143
Amitiés et rencontres.....	143
Les lieux de rencontre.....	148
Les collaborations éditoriales.....	159
Chapitre VII – Exil et littérature	169
L’école de l’écrivain.....	169
Les réfugiés et le débat sur une littérature d’exil.....	176
Les réfugiés et l’histoire : une clef pour le présent.....	187
Chapitre VIII – Exil et politique	193
Les divisions idéologiques.....	193
Pensée et engagement antifascistes.....	209
Les formes de l’action antifasciste.....	223
Conclusion	235
Notices biographiques	243
Sources	317
Bibliographie	325
Index	333
Du même auteur	343

Introduction

Hannah Arendt, Walter Benjamin, Ivan Bounine, John Dos Passos, Lion Feuchtwanger, Scott Fitzgerald, Romain Gary, Ernest Hemingway, Eugène Ionesco, James Joyce, Maurice Maeterlinck, Heinrich Mann, Henry Miller, Vladimir Nabokov, Joseph Roth, Georges Simenon, Marina Tsvetaeva, ces écrivains étrangers qui s'illustrèrent dans des genres littéraires très différents ne constituent que quelques exemples parmi les centaines d'auteurs, poètes, romanciers, dramaturges, essayistes, parfois journalistes, pamphlétaires, mémorialistes, qui vécurent en France dans l'entre-deux-guerres. Nabokov souligne la qualité de ces auteurs, ici les Russes, qui quittèrent leur patrie :

« À quelques rares exceptions près, toutes les forces créatrices d'esprit libéral – poètes, romanciers, critiques, historiens, philosophes et autres – avaient quitté la Russie de Lénine et de Staline [...]. Les livres produits *in vacuo* par des écrivains émigrés semblent aujourd'hui, quels que soient les défauts propres à chacun d'entre eux, plus durables et plus dignes d'être lus que ces monologues politiques intérieurs, serviles, curieusement provinciaux et conventionnels qui coulèrent durant ces mêmes années des plumes de jeunes auteurs soviétiques qu'un État paternel fournissait en encre, en pipes et en chandails¹. »

Une telle concentration d'artistes en France ne devait rien au hasard. En effet, dans les années 1919-1939, le phénomène de l'exil concerna un nombre considérable de créateurs étrangers. Certains d'entre eux quittèrent volontairement leur pays dans lequel, mal à l'aise et parfois même désespérés, ils ne se reconnaissaient pas. Ils cherchaient un « ailleurs » accueillant où ils espéraient s'épanouir enfin et trouver des conditions favorables à l'accomplissement de

1. Vladimir NABOKOV, *Autres rivages. Souvenirs*, Gallimard, Paris, 1961, p. 287.

leur œuvre. D'autres écrivains partirent de force car ils étaient, dans leur patrie, marginalisés pour des raisons politiques ou ethniques, parfois interdits de parole ou menacés physiquement, victimes d'un génocide dans le cas des Arméniens. Bertolt Brecht refusait que les membres de cette catégorie, à laquelle il appartenait, fussent qualifiés d'émigrants ; il se sentait expulsé, banni, proscrit par une autorité brutale :

« J'ai toujours trouvé faux le nom qu'on nous donnait :
émigrants
Le mot veut dire expatriés ; mais nous
Ne sommes pas partis de notre gré
Pour librement choisir une autre terre ;
Nous n'avons pas quitté notre pays pour vivre ailleurs,
Toujours s'il se pouvait.
Au contraire nous avons fui. Nous sommes expulsés,
nous sommes des proscrits
Et le pays qui nous reçut ne sera pas un foyer mais
l'exil². »

Ainsi, les exilés, volontaires ou contraints, objets de la présente étude, doivent être distingués des voyageurs. Ces derniers ne sont généralement pas en délicatesse avec leur terre natale. Ils partent *motu proprio*, en quête d'un agrément, d'un dépaysement, d'un repos, mais avec la perspective d'un retour à plus ou moins long terme. Fidèles à leurs racines, ils n'envisagent pas de rupture avec celles-ci. Ce sont des curieux, des visiteurs éphémères, des amateurs de sensations nouvelles et de souvenirs qui ne remettent pas en cause leurs appartenances originelles et ne se trouvent pas en conflit ouvert avec les autorités régissant leur pays.

Les écrivains qui seront ici pris en considération portaient un regard si critique sur leur pays qu'ils préféraient s'en éloigner ou y étaient forcés car le gouvernement les considérait comme des ennemis. Nombre d'entre eux dirigeaient leurs pas vers la France pour des raisons précises. Beaucoup voyaient en cette terre heureuse la patrie de Voltaire et de Victor Hugo, d'Émile Zola et d'André

2. Bertolt BRECHT, *Sur le sens du mot émigrant*, 1937, in *Poèmes 4*, 1934-1941, L'Arche, Paris, 1966.

Gide, le lieu où s'était développée la Révolution de 1789 et où étaient apparus les droits de l'homme, un incomparable foyer de culture. Paris faisait figure de capitale culturelle du monde. Ceux qui avaient le privilège de vivre sur ce territoire favorisé étaient réputés jouir d'une exceptionnelle somme de droits et de libertés, comme l'avaient expérimenté nombre de réfugiés politiques dans le passé. Ils pouvaient aussi rencontrer une foule d'artistes et confronter leurs œuvres. Dans ce lieu ouvert et foisonnant qu'était la France, toutes les audaces, les expérimentations et même les transformations identitaires semblaient possibles.

Aussi faudra-t-il vérifier si les images préconçues résistaient à la réalité. Les conditions matérielles de l'exil pouvaient influencer le jugement. Les écrivains célèbres et riches couraient le risque de s'enfermer dans une bulle confortable et conformiste, de ne subir aucune influence décisive du milieu, de poursuivre leur carrière comme elle eût pu se dérouler en tout autre lieu. Quant aux auteurs confrontés à la pauvreté, ils se trouvaient exposés à certaines déceptions : vue de près, la France ne paraîtrait-elle pas moins belle, moins accueillante, moins exaltante ? L'exil ne se révélerait-il pas particulièrement cruel pour les réfugiés politiques brutalement coupés de leurs racines culturelles et de leur public ? Les plus politisés ne seraient-ils pas portés à reproduire les clivages idéologiques formés dans leur pays et à prolonger des querelles surannées ? À moins que la rupture avec la terre natale n'engendrât des évolutions sensibles, voire positives dans certains cas. Ainsi, les écrivains plongés dans la précarité pouvaient considérer que c'était le passage obligé pour découvrir un autre univers, de nouvelles sources d'inspiration, une sociabilité inconnue d'eux jusque-là. Ceux qui trouvaient confirmation du portrait flatteur de la France, qui appréciaient la liberté de création et d'expression, qui s'ouvraient sur les richesses culturelles et humaines offertes par le pays d'accueil, étaient peut-être conduits de la sorte sur le chemin d'un réel épanouissement. Les exilés qui éprouvaient une déception trouvaient cependant les instruments d'une reformulation de leur identité : la distanciation établie entre eux et leur patrie semblait les rendre plus aptes à comprendre cette dernière et peut-être à l'accepter.

Sans doute la diversité des personnalités, des parcours, des choix intellectuels, artistiques, politiques, religieux ne permettra pas d'apporter dans tous les cas des réponses globales et imposera de

multiples nuances. Un exemple fera mieux comprendre la complexité de la question. On a souvent tendance à considérer comme un bloc homogène la « génération perdue » américaine. La formule, attribuée à Gertrude Stein et placée en tête du roman d'Hemingway *Le soleil se lève aussi*, s'applique aux nombreux écrivains qui décidèrent de quitter leur Amérique natale, jugée par eux matérialiste, conformiste, puritaine. Ces créateurs étaient en quête de nouveaux repères et de certitudes qu'ils espéraient trouver loin de chez eux, ce qui justifiait qu'on les déclarât « perdus » pour leur patrie. Mais, la nationalité et la langue mises à part, qu'avaient en commun Henry Miller, jouisseur amoral, goûtant à tous les plaisirs de Paris, et Louis Bromfield, cultivant paisiblement son jardin à Senlis, Scott Fitzgerald, conservateur, fier de ses origines, distant à l'égard des Noirs, et l'Afro-Américain Claude McKay, communisant, militant pour la renaissance culturelle et les droits des hommes de couleur, Gertrude Stein, dotée d'un tempérament dominateur, voulant imposer ses choix, et Nathalie Barney, rayonnant en raison inverse de sa discrétion et de son éclectisme artistique ? En fait, si ces écrivains perdus, plongés dans l'univers français, parvenaient à se reconstruire sur de nouveaux fondements, ceux-ci se caractériseraient très probablement par leur diversité.

Une dernière question se pose : à la lumière de l'expérience française, les exilés volontaires et les exilés forcés étaient-ils destinés à former deux catégories totalement distinctes, voire étanches, ou se rejoindraient-ils en partageant certains comportements communs, des choix, des évolutions éventuelles ?

Évaluer le nombre des écrivains étrangers ayant vécu en France dans l'entre-deux-guerres constitue une tâche impossible. Aucun dénombrement global n'a été effectué en ce domaine. De plus, beaucoup d'auteurs dont la postérité n'a pas retenu le nom se sont noyés dans la masse des immigrés et demeurent introuvables. Cependant, quelques observations peuvent être formulées. Au recensement de 1931 furent comptés 3 millions d'étrangers représentant 7 % de la population totale. À cette date, les nationalités comprenant plus de 45 000 individus se classaient ainsi³ :

3. Ralph SCHOR, *L'Opinion française et les étrangers, 1919-1939*, Publications de la Sorbonne, Paris, 1985.

Nationalité	Effectifs	% de la population étrangère totale
Italiens	808 000	27,9
Polonais	507 000	17,5
Espagnols	351 000	12,1
Belges	253 000	8,7
Suisses	98 500	3,4
Russes	71 900	2,4
Allemands	71 700	2,4
Britanniques	49 100	1,7

En ce qui concerne les écrivains, les rares évaluations portent sur les Allemands qui auraient compris 2 000 personnes⁴, les Russes 400⁵, les Américains avoisinant les 200⁶. Il apparaît que ces chiffres ne coïncident pas avec l'importance numérique des nationalités présentes en France. Si les écrivains allemands forment près de 3 % des 71 700 émigrés du Reich, et même 7 % par rapport aux 30 000 réfugiés politiques recensés, pourcentage important s'expliquant par les persécutions nazies, on attendrait un pourcentage équivalent chez les Italiens victimes du fascisme. Or les littérateurs transalpins représentaient, comme dit Pierre Milza, « une très petite fraction de la population réfugiée en France⁷ ». De fait, contrairement à la politique nazie, le régime fasciste montrait une relative tolérance à l'égard des écrivains, à condition que ceux-ci s'abstinsent de critiquer ouvertement la dictature. En outre l'antisémitisme prit pied en Italie seulement à la veille de la Deuxième Guerre mondiale, de sorte que les juifs ne se trouvèrent pas contraints à l'exil avant cette date. Alors que le gouvernement allemand multipliait les actes de rigueur contre les écrivains, contrôlait leurs associations et syndicats,

4. Albrecht BETZ, *Exil et engagement. Les intellectuels allemands et la France, 1930-1940*, Gallimard, Paris 1991.

5. Nikita STRUVE, *Soixante-dix ans d'émigration russe (1919-1989)*, Fayard, Paris, 1996.

6. *Dictionary of Literary Biography*, t. IV, Gale Research Company, Detroit, 1980.

7. Pierre MILZA in Jacques JULLIARD et Michel WINOCK (dir.), *Dictionnaire des intellectuels français*, Le Seuil, Paris, 1996, p. 949.

soumettait leurs écrits à une censure stricte, organisait des autodafés, privait certains auteurs de leur nationalité, alors que l'URSS mettait en place une surveillance de même nature et publiait des listes d'auteurs expulsés de leur pays, les mussoliniens montraient une tolérance, tactique certes, mais suffisante pour ne pas déclencher un grand mouvement d'exil et donner à croire que le régime jouissait d'un large consensus.

Des informations plus précises sur le monde des écrivains peuvent être apportées par le corpus établi pour la présente étude. Ce corpus comprend 311 auteurs sur lesquels des indications relativement riches ont pu être réunies. Le choix de ces créateurs fut naturellement dicté par la possibilité de trouver une documentation à leur sujet. Aussi les grands noms de la littérature, bien étudiés par les spécialistes, sont-ils présents. De nombreux écrivains moins connus, voire oubliés, ont cependant pu être intégrés à l'étude car ils ont publié des œuvres, souvent des souvenirs, que certaines bibliothèques conservent ; en outre des critiques de l'époque et des historiens de la littérature mentionnent parfois ces auteurs secondaires.

Les 311 écrivains pris en considération se répartissent en 22 nationalités, principalement européennes, dont certaines réunissent des effectifs faibles. Trois groupes dominant largement avec 68 % des auteurs : les Allemands (25 %), les Russes (25 %), les Américains (18 %). La répartition par sexe donne 80 % d'hommes et 20 % de femmes. Ces pourcentages peuvent être rapprochés de ceux que Gilbert Badia a fournis sur les réfugiés allemands à Paris à la fin de 1933 : il dénombre 89 % d'hommes et 11 % de femmes⁸. Ainsi l'élément féminin se trouvait mieux représenté au sein de la corporation littéraire que dans un échantillon réunissant tous les corps de métier. Il apparaît que l'écriture offrait aux femmes une carrière plus accessible que beaucoup d'autres. Des précisions supplémentaires se dégagent du corpus des 311 auteurs. Les trois nationalités principales rassemblaient 77 % du total des femmes comptabilisées. Plus intéressant, les femmes formaient 50 % des écrivains américains, 18 % des russes et 8 % des allemands. Faut-il en déduire

8. Archives de la Préfecture de police de Paris, liasse 13 112 J, in Gilbert BADIA, *Les Barbelés de l'exil*, Presse universitaires de Grenoble, 1979, p. 15.

que le Nouveau Monde, en avance sur la société traditionnelle de la vieille Europe, offrait aux femmes des chances plus grandes de promotion et d'accès à des carrières culturelles nimbées d'une certaine autorité ? Cette interprétation peut être envisagée, mais les Américains justifiaient souvent leur exil par le fait que les métiers liés à la culture ne bénéficiaient d'aucune considération au pays du dollar. Cette assertion tempère évidemment la première hypothèse et pourrait même conduire à penser que, de l'autre côté de l'Atlantique, les femmes étaient reléguées dans des activités secondaires. En revanche, en Russie et en Allemagne où l'autorité des intellectuels était incontestable, les modestes pourcentages de femmes faisant carrière dans l'écriture semblent confirmer la domination masculine dans la société. On peut aussi penser que les femmes, peu engagées en politique par comparaison avec les hommes, furent moins souvent contraintes à l'exil.

Autre enseignement que l'on peut extraire du corpus, l'âge moyen des écrivains apparaît assez jeune. Si l'on se place à la date médiane de 1930, on observe que 56 % des auteurs avaient de 20 à 40 ans et 76 % de 20 à 50 ans. Dans la classe des moins de 50 ans se trouvaient 64 % des Russes, 70 % des Allemands et 92 % des Américains. Ainsi l'aventure de l'exil, choisi ou imposé, concernait très majoritairement des hommes jeunes ou mûrs. Cette observation est confirmée par l'enquête de 1933 sur les réfugiés allemands de Paris : les trois quarts de ceux-ci étaient compris dans la tranche d'âge entre 25 et 40 ans. Ceux qui avaient plus de 50 ans, en nombre extrêmement faible, se déplaçaient rarement, les Américains parce qu'ils étaient peu enclins à remettre en cause leurs certitudes, les Allemands et les Russes parce que le poids des ans les dissuadait d'envisager une émigration aléatoire.

Les chapitres qui suivent reposent essentiellement sur le témoignage, direct ou indirect, des écrivains étrangers ayant séjourné longuement en France de 1919 à 1939. Les touristes, même illustres, comme Katherine Mansfield, Virginia Woolf ou Rudyard Kipling, n'ont pas été pris en considération car leurs préoccupations et la brièveté de leur séjour ne coïncidaient pas avec la condition et les recherches de leurs confrères résidents de longue durée.

Les historiens savent depuis longtemps ce qu'ils doivent aux écrivains, particulièrement ceux qui ont évoqué de larges pans de la société grâce à des fresques comme *La Comédie humaine* de

Balzac, *Les Rougon-Macquart* de Zola, *La Recherche du temps perdu* de Proust, *Les Thibault* de Martin du Gard, *Les Hommes de bonne volonté* de Jules Romains. On peut citer aussi les témoignages sur la Grande Guerre laissés par les Dorgelès, Barbusse, Genevoix, Remarque et tant d'autres. Mikhaïl Cholokhov a bien fait comprendre l'esprit de la collectivisation en URSS avec *Terres Défrichées*. Alexandre Soljenitsyne a donné un tableau saisissant et fondamental sur la réalité du goulag soviétique avec *Une journée d'Ivan Denissovitch*.

Certains historiens redoutent cependant que le miroir tendu par la littérature ne soit déformant. Ils font ressortir que le témoignage direct, autobiographie, correspondance, journal intime, roman dans certains cas, est forcément subjectif. Ce témoignage exprime les choix idéologiques de l'auteur, ses partis pris, parfois ses obsessions intimes. Balzac apparaît comme le porte-parole du légitimisme, Zola le défenseur des humbles, Proust le chroniqueur des salons de la Belle Époque. Jean-Michel Palmier observe que les autobiographies des anciens communistes allemands comme Arthur Koestler constituent « de véritables règlements de comptes à l'égard de leur passé⁹ ». De plus, le texte littéraire peut être perverti, au plan historique, par les préoccupations esthétiques de l'auteur, sa tendance à modifier la réalité pour produire un effet artistique ou illustrer brillamment une thèse. L'écrivain peut grossir les faits, les simplifier ou les taire. S'il écrit longtemps après les événements qu'il relate, sa mémoire peut être prise en défaut. Quant aux créateurs de grand talent, ils imposent leur vision du monde, un univers à la mesure de leur virtuosité. Une dernière objection, d'ordre méthodologique, peut être formulée. L'histoire ambitionne d'être une science fondée sur une documentation objective, érudite, inattaquable, ce qui explique la recherche de séries statistiques, de rapports de police, d'enquêtes officielles, le tout permettant d'approcher la réalité au plus près, de construire des graphiques, des analyses prosopographiques... Or, dans la littérature, l'imagination domine, les personnages sont généralement inventés de toutes pièces, les dialogues ne transcrivent pas des propos réellement tenus.

Ces réserves n'invalident cependant pas la littérature comme source et doivent plutôt être comprises comme des invitations à exercer

9. Jean-Michel PALMIER, *Weimar en exil*, t. I, Payot, Paris, 1988, p. 28.

l'esprit critique de l'historien, esprit critique qui s'applique à tout document, quelle qu'en soit la nature.

La mise en cause de la subjectivité de l'écrivain n'est pas toujours fondée. En effet, le légitimiste Balzac brosse du faubourg Saint-Germain un portrait au vitriol dans *La Duchesse de Langeais* ; il admire Napoléon et éprouve de la sympathie pour le socialiste Fourier. Engels constate en 1888 : « Sans doute en politique, Balzac était légitimiste [...]. Mais malgré tout cela, les seuls hommes dont il parle avec une admiration non dissimulée ce sont ses adversaires politiques les plus acharnés, les républicains du cloître Saint-Merri et les hommes qui, à cette époque (1830-1836), représentaient les masses populaires¹⁰. »

Balzac est un esprit libre, comme Proust qui n'est pas dupe des apparences régentant les salons où il évolue. En fait, à condition de cerner nettement les choix idéologiques effectués par les écrivains, ces derniers offrent à l'historien une ouverture privilégiée sur les opinions, les représentations collectives, la culture de telle classe ou milieu social. L'écrivain devient un informateur précieux pour l'histoire culturelle.

La littérature, outre qu'elle ouvre des perspectives sur le paysage mental d'une époque, offre une foule de renseignements sur la vie quotidienne. L'auteur, sauf s'il écrit des romans d'anticipation, propose des descriptions, des dialogues, des personnages vraisemblables évoluant dans un monde crédible. Il transcrit les couleurs de la vie, les bruits, les odeurs, les scènes de rue. Comme le dit Louis Chevalier, l'écrivain fait retrouver « les apparences qui se sont évanouies, avec les croyances que nous ne comprenons plus [...], les couleurs des ciels, les bruits et les formes d'un Paris dont nous voyons mal ce qu'il a pu être¹¹ ».

La littérature offre ce qui est si rare dans le document d'archive, « l'air du temps, la passion du moment, la chaleur de la vie », comme le disent Pierre Guiral et Émile Témime¹². Le premier de ces historiens ajoute que le roman permet « de pénétrer dans l'intimité

10. Cité par Jean BRUHAT, *Europe*, janvier-février 1965, p. 86.

11. Louis CHEVALIER, *Classes laborieuses et classes dangereuses à Paris pendant la première moitié du XIX^e siècle*, Plon, Paris, 1958, rééd. Hachette, Paris, 1984, p. 73.

12. Pierre GUIRAL et Emile TEMIME, *La Société française à travers la littérature*, A. Colin, Paris, 1972, p. 5.

d'une société, d'en retrouver l'atmosphère ou le climat, d'en dégager le style, d'en revivre le temps réel¹³ ». En somme, l'écrivain plante un décor fidèle et réaliste.

Quant aux héros, ils sont construits à partir d'observations plausibles, voire vécues. Ainsi, dans *Tendre est la nuit* de Scott Fitzgerald, les personnages principaux, Dick Diver et son épouse, constituent une synthèse de deux couples authentiques, Scott et Zelda Fitzgerald, Gerald et Sara Murphy. Les héros atteignent parfois une dimension archétypale ; on le verra ici avec des évocations de réfugiés politiques désespérés, d'Américains admirateurs inconditionnels de la France, de jeunes exilés écartelés entre la fidélité à leurs racines et le processus d'intégration à la culture française.

Le talent de l'écrivain et la réussite artistique de son œuvre ne revêtent guère d'importance pour l'historien. Un auteur médiocre, oublié à juste titre par la postérité, peut donner une moisson documentaire précieuse car, dépourvu du souffle puissant qui le conduirait à déformer la réalité, il se comporte en photographe communiquant une vision fidèle, transcrivant sans retouches les ambiances, les gestes, les fantômes du passé. Mais le grand artiste, par sa finesse, ses intuitions, son génie, dépasse la description. Il permet au lecteur de pénétrer derrière le décor et de décrypter les apparences.

En vérité, l'écrivain, le voudrait-il, ne peut s'enfermer dans une tour d'ivoire. Dépolitisé, il est un spectateur ; engagé, il est un acteur ; dans tous les cas, il est un témoin utile, parfois indispensable, pour l'historien. Les débats sur la qualité et l'authenticité du témoignage, les interrogations sur la différence entre un texte brut et un texte littéraire construit, la distinction entre écrits publics et écrits intimes ne comptent guère, dès lors que les œuvres littéraires sont considérées comme des sources soumises à la critique historique.

D'un point de vue pratique, les textes littéraires, pour être véritablement analysés, doivent être replacés dans leur contexte sociohistorique. Seule la connaissance de l'espace social, politique, économique, culturel dans lequel ils ont été produits donne accès à leur substance fondamentale. De même, il se révèle essentiel de bien connaître l'auteur et le destinataire éventuel, leur formation, leurs choix idéologiques, leurs conditions de vie, leur personnalité.

13. Pierre GUIRAL, *La Société française, 1815-1914, vue par les romanciers*, Paris, 1969, p. 11.

L'individualité de chaque auteur se reflète dans son œuvre. Aussi l'intérêt d'une étude fondée sur un très petit nombre de livres, *a fortiori* un seul, risquerait-il d'être limité. Pour éviter d'aboutir à des conclusions ponctuelles, reproduisant la subjectivité d'un écrivain, il faut constituer un ample corpus. L'expérience ou l'opinion d'un auteur peut revêtir une certaine importance, mais si le constat est corroboré par plusieurs autres, l'intérêt apparaît plus grand et l'observation devient plus authentique. Aussi, chaque fois que ce sera possible, des rapprochements seront-ils effectués entre des individus proches ou parfois différents par leur origine, leur âge, leur culture, leurs engagements passés et présents. L'objectif est de faire apparaître des constantes et des ruptures dans la vie quotidienne, la pensée, l'action des exilés. La confrontation des genres, roman, poésie, essais, articles de presse, correspondance, souvenirs, pourra ouvrir des perspectives. Ce sera notamment le cas avec la mise en parallèle des écrits intimes et des œuvres de fiction où il conviendra de repérer les échos, fidèles ou transposés, de ce que l'auteur a ressenti dans son for intérieur. Sur des points particuliers sera brièvement sollicité le témoignage d'étrangers autres qu'écrivains, des plasticiens comme Chagall et Man Ray, des musiciens tel Stravinsky, des danseurs à l'image de Serge Lifar, des comédiennes bien représentées par Maria Casarès, des militants politiques, cela pour mettre en évidence des convergences dans le parcours des hôtes de la France.

L'histoire de l'exil littéraire se révèle passionnante dans sa complexité car elle touche à toutes les facettes de la vie matérielle et de la vie de l'esprit, elle montre l'interaction de comportements attendus et de forces obscures jaillissant du plus profond de la personnalité. Chez les exilés se mettent en mouvement toutes les dynamiques qui constituent les identités individuelles et collectives.

